

Yves Jeanneret

CRITIQUE DE LA TRIVIALITÉ

**Les médiations de la communication,
enjeu de pouvoir**

ÉDITIONS NON STANDARD



Collection SIC
Recherches en sciences
de l'information
et de la communication

L'AUTEUR

L'offre m'est faite par les Éditions Non Standard – qui confirment en cette occasion leur nom – de me présenter. Je ne m'étendrai pas sur la trop connue *illusion biographique* qui paralyse quiconque prétend se raconter. Je saisis cette occasion d'exposer la manière dont je peux aujourd'hui lire le passé d'une vie, ou du moins des fragments de ce passé, à partir du présent d'une écriture. J'avais déjà eu à le faire, dans un esprit bien différent, pour le mémoire de présentation de mon habilitation à diriger les recherches et c'est alors que j'avais pour la première fois écrit le terme *trivialité* qui figure sur la couverture de ce livre. Cet écho, vingt ans après, n'est pas l'effet du hasard, car ce terme voulait saisir, par-delà la multiplicité de mes objets d'intérêt d'alors (instabilité qui ne s'est pas assagie depuis), le caractère littéralement obsessionnel de la question qui me poursuit, plus que je ne l'ai choisie : qu'est-ce qui donne rayonnement et force à certaines idées, à certains objets, à certains gestes plutôt qu'à d'autres ?

Je me vois d'abord comme un produit de l'école républicaine. Je le suis comme élève, comme étudiant, comme enseignant. J'ai enseigné à tous les niveaux de la 6^e au doctorat. J'ai exercé en collège, en lycée, dans des écoles d'ingénieurs et à l'université, dans des organismes de formation continue de l'éducation nationale. J'associe ce trajet voué en quelque sorte à arpenter en une vie tous les lieux de l'enseignement au fait que ma famille avait une sorte de respect religieux pour le savoir, les études et l'institution scolaire. Ma mère, fille d'une blanchisseuse et d'un maçon, avait dû interrompre tôt sa scolarité pour travailler en usine au grand regret de ses maîtres. Après avoir suivi des cours du soir, elle était devenue dactylo puis secrétaire, avant de se consacrer à sa famille, comme c'était l'usage aux lendemains de la guerre. Elle a toujours suivi mon parcours scolaire, avec passion et, il faut le dire, avec une propension incontestable à exagérer mes succès et à oublier mes déboires.

Ma famille paternelle entretenait une relation particulière avec le langage, les textes, les livres, avec un grand-père et un oncle pasteurs de l'église réformée. Mon père rentrait tous les soirs (je le vois encore) avec *Combat*, le journal de Camus, qu'il avait découvert dès sa création pendant la Résistance et je me souviens très bien de son désarroi lorsque des difficultés financières ont conduit à sa disparition. Mes vacances, à Courseulles sur Mer, dans la maison des grands parents, avaient une saveur particulière dont ces pages portent secrètement la couleur, avec les poèmes que mon grand père composait pour toute occasion, solennelle ou prosaïque, de la vie et l'éloquence de banquet qu'il affectionnait particulièrement en toute circonstance. J'y ai découvert que *bibliothèque* pouvait être le nom d'une pièce consacrée aux seuls livres, dont je retiens surtout la lumière tamisée et la senteur des vieux volumes. J'y ai feuilleté avec « pépé Jeanneret » l'album de timbres, voyage imaginaire dans un univers multiculturel mais largement colonisé dont je ne reconnaissais pas encore les enjeux ; j'admirais le dimanche au temple la force de la parole lorsqu'il *faisait le sermon*, tout en m'aventurant timidement, aux côtés de Claude mon frère, sur le clavier du vieil harmonium. J'y apprenais aussi la controverse lorsque mon grand-père et mon oncle s'affrontaient sur les conceptions traditionnelle ou engagée de la religion.

Mes parents Henriette et Francis avaient traversé les batailles du siècle et portaient une histoire engagée, mûrie par les drames de la maladie, des guerres, de la clandestinité, qu'ils évoquaient volontiers avec pudeur mais précision. Ma mère avait soigné une jeune femme atteinte de la tuberculose à une date où les antibiotiques n'existaient pas encore et alors que son frère était mort à seize ans de ce mal terrible et la famille protestante avait sans cesse caché les juifs. Dans cet univers circonscrit en trois lieux, Bry sur Marne, Courseulles et Neuchâtel en Suisse, j'ai appris à parcourir le monde grâce aux les leçons d'histoire et de géographie, aux voyages imaginaires des timbres et aux récits d'épisodes dramatiques du passé. Plus tard, jeune adulte, j'ai été pris d'une passion des voyages qui habite aujourd'hui toute

la famille : je n'allais pas découvrir mais plutôt reconnaître les paysages des premiers timbres touristiques et ethnographiques, à commencer par la sublime *Vallée de la Seine aux Andelys* et les fascinants *Antiques de Saint-Rémy de Provence*. C'est surtout dans l'après-coup que la teneur de ces petites et considérables expériences m'est apparue, parfois même très récemment.

J'ai quelques souvenirs très précis de mes expériences culturelles d'adolescent : les concerts-conférences des *Jeunesses musicales de France*, les premières séances du cinéma d'Art et d'essai au Palais du Parc du Perreux, les matinées scolaires dans le *poulailler* de la Comédie française, *Mahagonny* et *Le roi Lear* au TNP du Palais de Chaillot dont je garde les éditions originales frappées du sceau dessiné par Jacno (sur lequel j'ai fait travailler mes étudiants bien plus tard). Ces situations évoquent pour moi des émotions extraordinaires mais aussi une tension, parce qu'elles étaient traversées par plusieurs enjeux essentiels. C'était une histoire d'éducation parascolaire assez méthodique, mais aussi de démocratisation de la culture – que j'ai vécue en tant que public – et d'exercice du jugement. Application, enthousiasme et malaise à la fois. Car, souvent en compagnie d'amis de mon frère plus âgé de six ans, j'assistais avec étonnement aux jugements plus ou moins radicaux qui fusaient, me demandant souvent ce que j'en pensais. Je peux résumer ces années comme une expérience dans laquelle l'école et la culture sont intimement liées et où elles entrent dans une certaine mystique démocratique. J'ai pu vérifier ensuite que ces années de formation entrent parfaitement dans ce que les sociologues de la légitimité ont appelé la *bonne volonté culturelle* et la *culture petite-bourgeoise*. Je m'y sens aujourd'hui toujours fidèle et mes livres, mes meubles, ma pratique de musicien amateur, ma très faible aptitude à la désinvolture cultivée ne manquent pas de vérifier tous les jours *La distinction*.

Je suis entré à la rue d'Ulm en 1972 et j'ai réussi l'agrégation en 1975, deux accomplissements absolus pour ma famille. Le but suprême auquel j'aspirais était de rejoindre ce groupe professionnel que j'avais admiré lycéen, les professeurs agrégés.

Et, de fait, j'ai exercé ce métier avec beaucoup de joie pendant dix ans en collège et en lycée. Mais mon arrivée à Louis-Le-Grand et à la rue d'Ulm – avant tout pour le jeune banlieusard le fait d'habiter à Paris et de fréquenter un quartier plein de cinémas, de cafés et de librairies – allait m'imposer trois remises en causes. Le lycéen qui avait vécu 68 à Nogent dans une sorte d'utopie participante bon enfant devait choisir, fort hésitant, entre une multitudes d'engagements politiques actifs et parfois violents. Le bon élève qui baignait dans une mystique de l'éducation libératrice découvrait des livres qui retournaient contre l'école et les institutions culturelles une interrogation critique. L'adolescent tenaillé par une perplexité quant aux jugements de goût rencontrait des enseignants qui changeaient en problèmes les questions qu'il se posait secrètement. La rencontre de Roger Fayolle à la rue d'Ulm fut décisive. Je me souviens de mon enthousiasme devant ces lignes : « Une curiosité précoce pour la littérature s'accompagnait chez moi de ce que d'aucuns considéraient comme une "absence de sensibilité littéraire", une inquiétante carence du goût ». Elles venaient tout juste d'être imprimées dans *Sainte-Beuve et le XVIII^e siècle ou comment les révolutions arrivent*. Et ce désarroi, assumé, partagé avec les élèves du jeune professeur, se transformait sous mes yeux en un projet de pensée, celui d'une enquête sur les ressorts et la genèse des valeurs littéraires. Les échanges avec Roger Fayolle se déroulaient entre trois espaces, la préparation de l'agrégation, qu'il transfigurait en arrachant *Manon Lescaut* au statut d'œuvre isolée qui lui avait été conféré après coup ; le groupe d'échange entre normaliens et jeunes anciens sur les problèmes de l'enseignement du français en collège, où nous discussions de l'apprentissage de l'orthographe et des formes d'écriture et de lecture partagée ; le séminaire de recherche où nous explorions à la fois l'histoire des conceptions de la littérature et les corpus de textes oubliés par la critique, l'édition et l'école. C'est là que j'ai lu et étudié le *Théâtre de la révolution* de Romain Rolland, tout en mesurant le profond oubli dans lequel cet auteur était tombé, y compris chez les normaliens. C'est alors que j'ai abandonné un projet de thèse sur la culture chez Rousseau (le citoyen de

Genève, qui hante les pages qui précèdent) pour essayer de comprendre comment s'était construite puis défaite cette figure littéraire et intellectuelle considérable. Nous appelions cela faire *de la sociologie de la littérature* : cela étonnera sans doute mes collègues d'aujourd'hui. La discipline dans laquelle j'exerce aujourd'hui, les sciences de l'information et de la communication, était en train de naître ; mais je l'ignorais totalement à l'époque. Pourtant, et sans exagérer une cohérence découverte après coup, les petits déplacements que j'opérais en proposant l'idée de contrat de communication et en ouvrant les corpus aux discours médiatiques manifestaient largement à mon insu que ce que je cherchais ne pouvait réellement se trouver dans la seule catégorie de la littérature. Ce travail m'est apparu a posteriori comme séminal. Déjà dans ces années soixante-dix je voulais comprendre comment se construisent les représentations, quelles sont les médiations de la valeur et j'apprenais à mesurer les pouvoirs de la réécriture. J'avais compris et écrit que les textes et les œuvres sont polychrésiques, que les enjeux et les logiques sociales ne cessent de traverser la culture. Le ver était dans le fruit. Il me gardait des tentations formalistes, alors en plein essor comme, une décennie plus tard, du rêve pragmatique.

Je ne détaillerai pas ici toutes les rencontres et les occasions qui m'ont fait comprendre, en une dizaine d'années, que je pouvais trouver ma place dans une nouvelle discipline. Les œuvres, les situations et les personnes sont trop nombreuses : c'est une lente, complexe et constante découverte. Nouvelle mystique en quelque sorte, qui m'a porté jusqu'ici, née alors dans le cadre du travail en petits groupes de chercheurs et d'étudiants que les *laboratoires* de sciences de l'information-communication développaient. J'ai bien connu l'échec dans l'institution littéraire, ce qui me distingue assez nettement de mes camarades normaliens, même si mes condisciples sont nombreux à avoir exercé assez longtemps en collège. Réussir à l'université n'était pas forcément leur but principal, parce qu'ils s'engageaient dans le métier de professeur de français – certains le sont restés par choix – ou parce que leur engagement politique était plus fort que leur souci

académique : deux tropismes que je partage largement. Mais ma place n'était pas en études littéraires, pour deux raisons. Ma thèse était médiocre. Mais d'autre part en choisissant de travailler sur un auteur tenu pour naïf avec le projet de remettre en question l'évidence littéraire j'avais clairement cumulé les handicaps. Dans les termes de Bourdieu, j'étais un bel exemple d'*agent* qui, à son insu, prenait tous les risques et aurait peut-être pu toucher tous les gains, mais perdait sa mise. Je l'ai compris lors de l'audition correspondant à mon unique candidature sur un poste en littérature, lorsque j'ai entendu un membre de la commission déclarer péremptoirement : « de toute manière Romain Rolland n'a jamais intéressé personne ». Je savais que ma place n'était pas là, je décidai que ce serait ma seule candidature. Ce fut pour moi une aubaine. Les hasards d'un parcours assez erratique et hésitant, loin de tout plan de carrière, m'amenaient vers la vulgarisation scientifique, puis vers la lecture des sémiologues de l'écriture et des théoriciens de la communication, enfin, grâce à Annette Béguin qui avait lu mon livre *Écrire la science*, vers l'université à laquelle je ne pensais alors nullement. S'il faut retenir une chose de ces riches années, je choisis la direction de recherche, une activité que j'ai découverte sur le tard et entreprise avec passion et qui m'a fait penser plus que toute autre.

Le livre proposé aujourd'hui est une étape de ce parcours qui d'une certaine manière le reprend et le met en perspective. Après les multiples fragments de textes qui, dans des livres, des articles, des mémoires, posaient les premiers jalons d'une théorie de la trivialité, les deux volumes successifs, *Penser la trivialité* et *Critique de la trivialité*, ont donné à ce projet un caractère plus systématique et, j'ose le dire, raisonné. L'objet propre à chacun de ces deux livres est décrit dans les pages qui précèdent, je ne le reprendrai pas ici. Je veux seulement évoquer la manière dont, dans une durée peu commune – dix ans en tout – l'écriture est entrée en dialogue permanent avec les formes sociales de mon métier d'enseignant-chercheur. Analyser les médiations des savoirs et des valeurs, avec un point de vue qui intègre les acquis

du regard réflexif et critique sur les institutions et les projets, mais sans jamais sacrifier au cynisme ni abandonner le projet de la démocratie culturelle, c'est mon affaire, que je poursuis à travers une diversité incroyable et déraisonnable d'objets. J'ai écrit beaucoup de textes empiriques qui analysent des situations, des querelles, des corpus de textes, des figures intellectuelles. Depuis que j'enseigne à l'université (1997), des étudiants et des collègues ont pu partager avec moi ce souci, dont ils étaient d'ailleurs souvent porteurs avant de me rencontrer. Voici un peu plus de dix ans, j'ai entrepris de donner à cette recherche une forme plus structurée et délibérée. Il était d'emblée clair dans mon esprit que ces livres (je savais qu'un seul ne suffirait pas) poursuivraient trois buts. J'éprouve personnellement le besoin d'écrire des livres, de me donner des moments de réflexion et d'écriture longue et de les partager avec un lecteur. Je suis radicalement hostile au privilège démesuré conféré aujourd'hui à l'écriture courte. Je voulais aussi écrire quelque chose qui soit utile à une communauté, ce qui m'autorisait, symétriquement, à puiser largement dans ce qu'elle avait produit, parce que je crois à la capacité de ma discipline de poser des questions cruciales pour le monde d'aujourd'hui. J'écrivais aussi avec en tête le métier de directeur de recherches, les difficultés rencontrées par mes étudiantes et mes étudiants, le besoin qu'a cette petite communauté de prendre confiance en elle-même et de s'appuyer sur des repères et des justifications.

Le plan des livres n'a cessé de se transformer, mais la visée ne s'est jamais modifiée, pas plus que le trajet principal qui traverse ces pages, de la décision de prendre au sérieux la trivialité jusqu'à l'effort pour participer à une maîtrise critique de ses enjeux. Ce fut une longue aventure d'écriture. J'ai commencé à faire le plan de *Penser la trivialité* il y a dix ans exactement, en 2004. J'ai achevé ce livre, paru au printemps 2008, à la fin 2007. Les dernières pages donnent d'ailleurs une amorce de plan pour une suite alors annoncée et lorsque je les relis je vois que le cap a été maintenu mais que je n'avais pas encore mesuré l'ampleur de la question. Les difficultés liées au désengagement de l'éditeur

vis-à-vis d'une collection qui lui semblait insuffisamment scientifique a sans doute joué un rôle pour décaler le titre, le plan et la démarche, mais ce n'est pas l'essentiel. Au fil des sept années qui ont suivi, il m'est clairement apparu que je n'écrivais pas seulement « le second volume », comme disaient mes collègues qui s'étonnaient poliment de ne pas voir arriver l'œuvre. C'était un nouveau projet. Cela tient sans doute à ce que mes lectures et mon travail théorique ont peu à peu fait apparaître. Mais surtout, l'écriture ne cessait d'interférer avec l'ensemble de mon rôle d'enseignant-chercheur : les lectures et les retours de mes collègues sur *Penser la trivialité* ; les vicissitudes que traversait le travail collectif des universitaires, se détachant de plus en plus de ce modèle de la pensée en petites communautés conceptuellement engagées dans lequel je m'étais senti si à l'aise ; l'incroyable créativité des jeunes chercheurs et des collègues avec lesquels je pratiquais une lecture croisée qui, en quelque sorte, devançaient et dépassaient ce que j'étais en train d'écrire à mesure que les pages s'accumulaient. J'aurais pu, bien entendu, ne jamais finir ce livre, si à un certain moment l'ivresse de l'approfondissement n'avait fait place au plaisir d'aboutir à un objet concret, tangible, partageable. La maladie qui m'a frappé a influé, inutile de le nier, sur une certaine accélération de l'écriture. Mais le facteur essentiel a été la naissance d'un projet éditorial offrant plus de respect à la pensée, de confort à l'écriture, de force au livre que je n'aurais jamais pu l'imaginer.

Les premiers plans datent du début 2008. J'ai accumulé pendant quatre ans une quantité considérable de notes mais dans le même temps je n'ai cessé de penser, pendant les lectures et les soutenances de thèses et d'habilitations, à tout ce qu'apportait et désignait la recherche vivante. J'ai formé le projet d'achever l'écriture dans l'été 2012 et je n'y suis pas parvenu. C'est seulement alors que j'ai mesuré l'ampleur de ce qui s'était construit dans cette *monographie polyphonique*, pour reprendre une formule que j'avais employée il y a dix ans pour désigner l'écriture en recherche. C'est pendant l'été puis l'automne 2013 que j'ai achevé le manuscrit, qui a circulé en fin d'année auprès

de mes collègues. Je pensais l'aventure presque terminée. Je me trompais. J'ai découvert ce que pouvaient apporter le travail typographique, la réflexion sur le geste éditorial, l'idée d'exploiter mon petit cabinet de curiosité personnel. J'écris ces lignes au moment de constater que j'ai fait un livre, ou plutôt que nous l'avons fait. Mais je peux aussi dire, comme Walter Benjamin, *Je déballe ma bibliothèque...* et peut-être un peu ma mémoire.

Bry-sur-Marne, le 22 mai 2014.